

Frédou Braun¹

A la recherche des fondements écoféministes

Le mouvement écoféministe né dans les années 1980, principalement dans les pays anglo-saxons et dans les pays du Sud (Inde, Afrique, Amérique Latine...) a été initié par de nombreuses femmes qui voulaient mettre en exergue le lien entre l'exploitation des ressources naturelles et l'exploitation qu'elles subissaient en tant que femmes.

A partir des années 80, des milliers de femmes aux USA se rassemblent et multiplient les mobilisations anti-nucléaires au cours desquelles progressivement elles vont se nommer écoféministes². Lorsque Starhawk publie son livre³ en 1982, elle vient de participer à un blocage géant contre la mise en marche en Californie de la centrale nucléaire de Diablo Canyon.

Les femmes sont les premières touchées par la crise écologique, et ce sont aussi elles qui sont les premières sur le front des luttes écologiques. Leur action illustre comment transformer les liens subis entre femmes et nature en outils de lutte et d'émancipation. Cette analyse propose, plus particulièrement à travers l'exemple américain, d'explorer les questions que soulève l'écoféminisme.

A l'origine du mouvement éco-féministe aux Etats-Unis

Les combats anti-nucléaires ont parfaitement illustré le lien occidental entre les femmes et l'écologie en ce que les femmes ont inventé de nouvelles formes d'actions directes collectives non-violentes. Elles ont établi des camps de plusieurs semaines, ont fait blocage à la mise en marches des centrales, des milliers de femmes se sont fait arrêter. Par contre elles n'ont pas arrêté de chanter, de danser, de faire des rituels. Face au désespoir, ces femmes ont créé un nouvel imaginaire, des nouveaux récits.

L'écoféminisme est donc lié au contexte politique spécifique duquel il émerge (guerre froide, déforestation, famines, etc.) soulignant une crise écologique qui nous oblige à revoir notre système de valeurs et prend alors forme au sein de ces énormes mobilisations. C'est de manière empirique que les enjeux féministes et écologiques sont connectés :

- à travers l'histoire de la naturalisation des femmes et l'exploitation de la nature, de leur oppression croisée dans la société moderne.

¹ Chargée de projets au CEFA asbl

² Cette analyse est fortement inspirée par les propos de Emilie Hache, chercheuse française, dans ses introductions aux livres « Reclaim » et « Rêver l'obscur »

³ Starhawk, *Rêver l'obscur, femmes, magie et politique*, Editions Cambourakis, 2015 (1982)

- à travers la reconnaissance des points de passage entre la peur d'anéantissement du monde devant l'utilisation du nucléaire (entre autre) et la peur quotidienne des femmes d'être insultées, agressées, violées.

C'est donc la même société qui entretient un rapport de destruction à l'égard de la nature et qui valorise une culture dans laquelle les femmes peuvent être agressées et violées, dans l'espace privé et public. Une forme d'oppression s'appuie sur l'autre, et inversement. D'une part, les femmes sont considérées inférieures parce que assimilées à la nature (ce qui est sauvage et doit être dompté, rationalisé). D'autre part la désacralisation de la nature (mais aussi son exploitation) s'appuie sur sa féminisation (au service des hommes). Cette double dévalorisation prend place au sein du dualisme culture/nature qui caractérise fondamentalement notre société moderne.

Les écoféministes souhaitent ainsi contribuer à l'élaboration d'une culture non patriarcale. Elles sont les premières d'ailleurs à s'être intéressées à l'histoire du massacre des sorcières du point de vue des victimes, dont la majorité écrasante fut composée de femmes⁴. Un processus de soumission du peuple par la peur qui dura 2 siècles, dont se nourrit à l'époque le capitalisme naissant.

Du Nord au Sud : un même combat contre le capitalisme

A la suite des années de mobilisation, parallèlement à la fin du mouvement anti-nucléaire, à partir des années 90, l'écoféminisme s'institutionnalise et l'histoire des mouvements anti-militaristes à laquelle il appartient est court-circuitée au profit de sa seule origine théorique : celle-ci a été développée à partir du néologisme de la française Françoise d'Eaubonne, première à l'utiliser en 1974. Outre le fait de déconnecter ce courant d'idées de son ancrage politique, l'écoféminisme académique, au lieu de chercher des liens théoriques, voire une position commune, notamment entre les féministes matérialistes et les néo-païennes, a tendance à transformer les différentes sensibilités en oppositions irréductibles.

Émerge également un écoféminisme avec un accent plus social, implanté dans les pays du Sud, lequel ajoute, aux deux dominations croisées, une troisième, coloniale ou post-coloniale⁵. Les conséquences environnementales du développement et de la mondialisation pèsent plus lourdement sur les femmes, car elles voient leurs activités traditionnelles compromises par l'industrialisation et la marchandisation du travail agricole. De nombreux mouvements de femmes ont émergé dans les pays du Sud pour lutter contre la dégradation de l'environnement et pour plus de justice sociale, ce qui donne une dimension politique à leurs activités domestiques et traditionnelles. Le mouvement Chipko des femmes indiennes est un symbole de résistance incomparable qui montre la force des femmes à protéger les forêts

⁴ Cf. Silvia Federici, *Caliban et la sorcière*, Entremondes, 2014

⁵ Cf. Maria Mies & Vandana Shiva, *Ecoféminisme*, L'Harmattan, 1993

contre l'exploitation démesurée en embrassant les arbres de leurs propres corps⁶. Vandana Shiva dénonce le capitalisme destructeur de la nature et des savoirs traditionnels par l'uniformisation de la production qu'il impose. « Là où l'économie capitaliste prétend se suffire à elle-même, elle fait apparaître sa double dépendance : à l'égard de l'environnement dans lequel elle s'insère, et à l'égard du travail féminin domestique, sans lequel les activités marchandes ne pourraient exister.⁷ »

Le danger du glissement vers l'essentialisme

D'un point de vue féministe matérialiste, toute forme de naturalisation est disqualifiée. L'émancipation des femmes est conçue comme un arrachement, un rejet de tout ce qui nous rattache au corps, au biologique, à la nature. Le cycle menstruel, l'accouchement, l'allaitement en sont des exemples, même empreints d'injonctions paradoxales. Pour les écoféministes par contre, cette version de l'émancipation risque d'exclure toutes celles qui ne rejettent pas l'identification au corps, à la maternité, à la nature. Pour certaines, c'est d'ailleurs une voie privilégiée pour la reconnaissance de ce qu'elles sont (en tant que telles, et non par rapport aux hommes).

S'il est clair pour les écoféministes sur lesquelles nous nous appuyons dans cette analyse, que les femmes ne sont pas plus proches de la nature, ou plus naturelles, que les hommes, d'autres courants féministes voient le danger d'un glissement vers l'essentialisme. Or, une critique à l'encontre de l'écoféminisme se situe justement là : l'essentialisme consiste à attribuer aux femmes une certaine psychologie, des comportements et des caractéristiques du fait de leur sexe biologiquement observé. En appeler à l'« essence » féminine déterminante serait un piège absolu pour les femmes (qui les enferment dans des rôles sociaux traditionnellement assignés et surtout inégalitaires) selon les féministes radicales. Il y a donc suspicion légitime a priori vis-à-vis de l'articulation faite entre femmes et nature, en raison de la crainte de renforcer le discours patriarcal dominant.

Deux exemples démontrent bien le danger d'associer les femmes et la nature :

- Les émotions, les valeurs dites féminines, ne sont pas féminines en tant que telles, elles ont été associées historiquement à la féminité et transmises comme telles, mais concernent en réalité autant les hommes que les femmes. Ce discours continue à imprégner les médias, les cabinets des psychothérapeutes et l'opinion publique... au-delà de certains courants idéologiques : ce sont des stéréotypes culturels bien ancrés.
- Une autre dimension de l'identification des femmes à la Nature repose sur les tâches traditionnelles de reproduction et de maintien de la vie : historiquement attribuées aux femmes, le *Care*, c'est-à-dire le « prendre soin » des autres, représente la plus

⁶ Lire pour plus de détails : Vandana Shiva, « Etreindre les arbres », in Emilie Hache, *Reclaim*, Cambourakis, 2016, pp.183-210

⁷ Catherine Larrère, « L'écoféminisme : féminisme écologique ou écologie féministe », *Tracés, Revue de Sciences humaines* (en ligne), 22/2012

grande exploitation passée sous silence. Les femmes, d'ici et d'ailleurs, d'hier à aujourd'hui, sont assignées au rôle reproductif et au travail domestique. Et ce système dépasse de loin la sphère privée, le Care étant devenu un secteur professionnel privilégié pour les femmes d'origine étrangère. La surcharge de travail, se combinant parfois à des facteurs de précarité, peut conduire à un épuisement physique et moral. Ce qui peut faire écho au vécu des femmes du Sud.

En rejetant l'identification des femmes avec la nature, une image négative de la nature est également mise en exergue, ce qui ne permet pas de remettre en cause le dualisme nature/culture. Et passer de la nature à la culture ne convient pas aux écoféministes qui souhaitent sortir de ce dualisme. En effet, ce n'est pas l'identification en tant que telle qui pose problème, mais bien l'infériorité attribuée à la nature, et donc aux femmes par extension. Les écoféministes tentent de procéder à une inversion du stigmat, d'un double stigmat, concernant les femmes et la nature.

Une articulation des femmes et de la nature ?

Les femmes dans la société moderne et occidentale ont une place socialement et historiquement construite, mais sûrement privilégiée pour comprendre les enjeux écologiques en parallèle avec le croisement des systèmes de domination : sur la nature et sur le corps des femmes. Les écoféministes tentent de réconcilier les féministes radicales qui voient encore l'essentialisme comme un danger et les femmes qui souhaitent développer leur féminin sacré comme stratégie d'empowerment mais qui en oublient les enjeux féministes et politiques dans notre société patriarcale.

Car être femme et proche de sa nature physique peut être un levier de résistance, de protestation symbolique. Cela peut passer par la célébration de notre sexe, de notre utérus, de nos seins, souvent dégradés et transformés en objets de honte, mais aussi par leur donner une place dans nos discours, dans nos paroles.

Il ne s'agit pas de revenir à une nature ou à une féminité originelle, mais de se réapproprier le concept de nature, et surtout nos liens avec la réalité qu'il désigne. Et à nous réapproprier nos corps de femmes ! Il ne s'agit pas d'un retour en arrière, mais d'une réparation créatrice de pouvoir.

Le développement personnel et les questionnements autour des enjeux écologiques amènent parfois les femmes à vouloir renforcer un lien avec la nature, à se réapproprier des rituels, à partager la sororité. C'est le foisonnement des cercles de femmes, des tentes rouges, que nous constatons actuellement : autant de portes qui répondent à cette stratégie d'émancipation qui séduit les femmes, jeunes et moins jeunes !

Le rapprochement des femmes et de la nature peut aussi permettre de transformer nos pratiques vis-à-vis de la nature (la permaculture en est un exemple), voire même de provoquer un changement social, une transformation des rapports de pouvoir à la source de la

domination. Distinguer le concept de nature et l'opération de naturalisation et articuler l'identification entre femmes et nature à un mouvement de réappropriation permet de nous libérer de cette menace essentialiste.

Les écoféministes proposent alors des actes de guérison et d'émancipation, des tentatives pragmatiques de réparation culturelle face à des siècles de dénigrement des femmes, de reconnexion à la terre et à la nature dont l'humanité est issue.

La force de l'écoféminisme

Avoir réussi à retourner cette association négative des femmes avec la nature propre à notre société patriarcale, en objet de revendication et de lutte politique qui concerne tout le monde, c'est la force de l'écoféminisme !

Le mouvement transforme également la dimension liée aux tâches du *Care*. L'économie capitaliste a pris naissance et a accumulé des richesses en contrôlant les corps des femmes à travers la division des tâches et en s'appuyant sur le travail domestique, complètement séparé et invisibilisé. Il ne s'agit donc plus de justifier le rôle prédominant des femmes dans les tâches domestiques, ni de chercher à leur faire une place dans l'économie capitaliste. Il est urgent de dénaturiser le *Care*, de changer de regard et donc de reconnaître le travail invisibilisé des femmes et de mieux répartir le *Care* entre les hommes et les femmes.

Comment hériter aujourd'hui de ce mouvement surprenant ?

Les ressemblances entre la situation dans laquelle l'écoféminisme a émergé et la nôtre actuelle sont d'autant plus frappantes, avec l'évolution vers le néolibéralisme : menace de la destruction de la terre, crise écologique et dérèglement climatique, et sentiments mélangés d'impuissance, de peur, de tristesse et de colère.

En guise de liens entre l'écoféminisme et le mouvement de la Transition actuel, telle une visionnaire qui se prépare à l'après-pétrole, Starhawk a prolongé sa vision dans un roman⁸ où une communauté écoféministe néo-païenne et non-violente expérimente en Californie en 2048 une agriculture locale, reposant sur des énergies renouvelables et se nourrissant de rituels multiconfessionnels. Pour elle, il est important de peupler notre imaginaire par d'autres avens, de résister face à ce devenir barbare, en tenant compte des revendications du féminisme.

L'écoféminisme peut dès lors nous rappeler la possibilité d'une réponse collective à une situation catastrophique et qu'une telle réponse peut être très puissante. Il nous montre également la possibilité de relier le politique et le spirituel ou le sacré. Ou plutôt d'accéder à un espace où cette séparation n'existe plus. Il ne reste plus qu'à inventer une nouvelle appréhension de la nature, et une culture de femmes plutôt qu'une nature féminine !

⁸ Starhawk, *The Fifth Sacred Thing*, Bentam Books, 1993